

NITROX

PIERRE GOBINET



CADRE NOIR
SEUIL

NITROX

PIERRE GOBINET

NITROX

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ALEXANDRA BIGAIGNON

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

© Éditions du Seuil – avril 2019

ISBN 978-2-02-141756-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À DeDe. Pour que tu n'aies plus peur de l'eau.

« “Garce”, dit Bond. Il sourit, puis entra dans le restaurant régler l’addition et commander un taxi. »

Ian Fleming, *Opération Tonnerre*

Première partie

Sans les bulles remontant vers l'air libre et le rideau de lumière agonisant au-dessus de nos têtes, il serait impossible de différencier le haut du bas. Nous avons franchi les vingt premiers mètres, serrant les dents pour affronter la férocité du courant de surface qui semble labourer en permanence le détroit de Gubal. Le sommet du mât avant et le nid-de-pie sont tapis là, quelque part, mais la visibilité est si restreinte aujourd'hui qu'il ne sert à rien de chercher. Rassemblés autour de la ligne de mouillage, nous poursuivons notre descente à coups de palmes, fragments de vie qui s'agitent au gré d'une masse d'eau verte, sombre et salée. La descente a quelque chose de magique. Toutes procurent des sensations fortes, mais celle-ci est particulièrement grisante. Il y a ce moment précis, délicieux, où vous ne voyez plus la surface, et ne distinguez pas encore l'épave. Vous êtes entre deux eaux et votre cerveau vous dit que vous n'avez rien à faire là, dans l'immensité de ce lieu de perte. À ce stade de la plongée, les débutants auront la nausée. Mais aujourd'hui pas de petits nouveaux à chaperonner. Nous sommes entre nous.

Le jour se lève. L'épave nous attend.

Je commence tout juste à me lasser de ce désert vert et liquide, quand enfin elle surgit, proue majestueuse, tel un *Titanic*, à une quarantaine de mètres. Un vaisseau fantôme

amarré à jamais au fond marin. Je tends le bras pour toucher le mât : étrange intimité avec cent huit mètres d'acier rouillé, de jeunes coraux et de vieux charbon. Du charbon, le *Rosalie Moller* devait en livrer une cargaison à Alexandrie, après une grande traversée le long de la pointe de l'Afrique, lorsqu'il fut coulé par des bombardiers allemands Heinkel He 111, en octobre 1941.

Les plongeurs les plus téméraires, friands de coins sombres et confinés, se précipiteront vers les cales, derrière la salle des machines. Un trou béant signale l'endroit où deux bombes ont frappé la cale 4 du côté tribord cette nuit d'octobre, tuant probablement sur le coup deux membres de l'équipage. Mais on ne taquine pas ces profondeurs pour une cargaison sans intérêt. Les photographes et ceux qui raffolent des longs paliers de décompression iront droit vers la poupe, où l'immense gouvernail et l'hélice reposent sur le fond à plus de cinquante mètres sous la surface. J'ai vu des types enfouir une main dans le sable à cet endroit dans le seul but d'exhiber leur montre-ordinateur au bar et revendiquer le record maximal de profondeur.

En fait, c'est sur les ponts que tout se joue.

Le temps de plongée est limité et chaque minute compte. Je lève la tête et vois le dernier plongeur de l'équipe descendre en piqué pour nous rejoindre. Nous nous regroupons à trente-cinq mètres, vérifions ordinateurs et manomètres, puis nous dirigeons vers l'arrière, le long des ponts. Nous glissons au-dessus du treuil d'ancrage, des rambardes et des échelles, à travers les garde-fous et les coursives, tous tapissés de coraux durs et mous. Nous pénétrons dans le compartiment passagers, puis sur le pont principal amputé de son gouvernail, et arrivons à un croisement où la cheminée du navire gît sur le flanc.

Nous voici dans l'arène.

Nous marquons un temps d'arrêt, examinant de près la structure rouillée afin d'éviter les épines venimeuses d'une rascasse volante, puis chacun choisit un endroit confortable où s'installer. Et observer.

On imagine toujours les plongeurs en train de flotter, de couler, de remonter, de pédaler ou de prendre des photos. Ils nagent, gesticulent. Bref, ils sont sans cesse en mouvement et ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont fait le tour complet du site de plongée. En réalité, la vraie plongée de loisir est une activité de paresseux. Moins on bouge, moins on respire, plus on reste longtemps, et plus on observe.

Alors nous observons.

Très vite, le charme de l'épave opère. D'abord, les poissons de verre. Ils grouillent ici par millions, murs géants de flèches d'argent massées autour du bâtiment, formant un seul être. Tendez la main, ils l'entourent aussitôt d'un cercle parfait. Ici, ils constituent un mets de choix, le substrat primitif de la chaîne alimentaire. À un moment donné, ils sont si nombreux que mon cerveau n'est plus capable de distinguer l'épave et cesse carrément d'intégrer les formes.

Soudain la foudre frappe, le mur de poissons cède et la mer s'ouvre. Il faut un certain temps pour comprendre ce qui se passe, et pourtant le spectacle semble familier. Nous y avons assisté plusieurs fois déjà et nous connaissons intimement les protagonistes : d'immondes carangues et des thons furtifs en chasse. Ils patrouillent les abords de l'épave, traquant sans relâche les poissons de verre isolés qui se seraient éloignés de l'anonymat du banc. Lorsqu'ils repèrent une cible potentielle, ils accélèrent puis explosent de vitesse, une véritable onde de choc. Le banc se rétracte presque simultanément dans une tentative désespérée d'embrouiller le prédateur, de le désorienter. C'est un ballet sans fin qui se reproduit à l'envi. Et au moment précis où vous pensez que le festin

est terminé, un missile d'argent percute le banc à quelques centimètres au-dessus de votre tête. Un véritable feu d'artifice, trente-cinq mètres sous une des voies de navigation les plus densément fréquentées de la mer Rouge.

L'effervescence retombe. Le banc de poissons de verre se regroupe et palpite autour de moi, tel un voile géant ensorcelé. Il berce mes pensées et altère mes sens.

Désormais je suis seul.

Je regarde à gauche. Puis à droite. À gauche. À droite encore. Pris au piège dans ce mur de chair tourbillonnant aux reflets d'argent. Ma respiration s'accélère. Mon pouls galope.

Le banc de poissons frémit et s'ouvre.

Elle est là. Ses longs cheveux blonds ondulent avec le courant. La lumière danse et se réfléchit sur le verre ovale de son masque. Elle lève une arbalète sombre et fuselée et vise ma tête. Lentement, très lentement. Presqu'à bout portant. La flèche à double pointe en inox étincelle en haute définition. Je retiens mon souffle, paralysé.

Son index tressaille sur la détente.

Les sandows de l'arbalète claquent.

Coup parti !

*

La flèche transperça la vitre de mon masque : le verre brisé fit voler mon rêve en éclats. De l'autre côté du miroir, le portable sonna dans un fracas infernal. Je l'empoignai d'une main, balayant des éclats de verre imaginaires de l'autre. Les pages glacées d'un magazine de plongée glissèrent de ma poitrine et allèrent s'échouer par terre : un numéro spécial « épaves ». Chevauchement sensoriel et transition douloureuse vers la réalité. Bon retour à Dunkerque, nord de la France. Novembre 2009. Appel d'astreinte à 2 heures du

matin. Des toiles d'araignées au fond de la gorge et un début de mal de crâne brouillèrent mon discours. *Bon, soyons bref.*

– Gopler.

– Mon capitaine, nous avons un mort au 24, avenue Mitterrand.

L'adjutant Gaulois, mon officier de permanence.

– Femme de soixante-treize ans, ajouta-t-il. Probablement un suicide. On est sur place.

Mon vieux poste de télé diffusait en sourdine un flash spécial sur Eurosport : des images filmées avec un téléphone portable, montrant une foule de supporters égyptiens et algériens enragés en train de s'étriper au sujet d'un match de foot au Caire. À l'antenne, un charabia quasiment inaudible : « partialité des grands médias... tensions communautaires sans précédent... crise diplomatique... instrumentalisation des affrontements ». Du tapage médiatique classique. Mon suicide local éclipsa l'agitation footballistique internationale.

– Heure du décès ? demandai-je.

– À première vue, je dirais il y a trois ou quatre jours, répondit Gaulois. Le toubib a dit qu'il serait là dans une demi-heure. J'ai averti l'adjoint de permanence au bureau du maire.

J'avais attrapé la télécommande et zappais machinalement, tandis que l'adjutant énumérait la procédure habituelle. Une Ferrari cabriolet noire accélérât et faisait des étincelles sur l'asphalte. La caméra filmait à hauteur des jantes chromées. Crockett et Tubbs filaient vers la scène du crime à toute allure, de nuit, bercés par la pop de Phil Collins interprétant « In the Air Tonight ». Deux flics à Miami dans toute leur splendeur. Mon suicide local éclipsa aussi la série policière des années 80 aux couleurs saturées.

– Merci, mon adjutant, j'arrive.

Je me redressai brusquement sur le canapé, les yeux grands ouverts, mais pas encore en face des trous.

La douche froide fut radicale, engourdissant mes quelques réticences et avivant mes pensées, ou était-ce l'inverse ? Cinq minutes plus tard, j'étais en tenue, mon SIG 2022 de service dans son holster. La lumière bleue stroboscopique du gyrophare de ma Renault Mégane mitrailla la caserne de gendarmerie endormie alors que je filais dans la nuit.

Dommage. Je ne connaîtrais jamais l'identité de la femme à l'arbalète.

*

– Elle a *tout* avalé ? demandai-je.

– Oui, mon capitaine. Le pot entier, dit Gaulois, calant le funeste récipient jaune entre deux doigts gantés de latex blanc. Mort-aux-rats.

– Ces gens sont si désespérés ? dis-je naïvement.

Il leva les yeux et inclina la tête en direction de la pleine lune incandescente – ce funeste présage qui en pousse plus d'un à bout.

– *Elle* y contribue forcément, souligna-t-il. Un gars du QG l'a prouvé, statistiques à l'appui.

– Peut-être. Mais... du rodenticide, bon sang ? Enfin, j' imagine que vous êtes un pur produit de Dunkerque. Est-ce que ce procé...

– Non, pas du tout ! m'interrompit-il.

– Bon, dans ce cas, il faut absolument vérifier les stats avec le QG, parce que c'est le troisième suicide par empoisonnement ce mois-ci et c'est une façon particulièrement glauque de...

– Je viens de Zuydcoote ! corrigea-t-il, scandalisé par ma première supposition qu'il percevait quasiment comme une insulte.

Zuydcoote : imaginez une commune minuscule à cinq kilomètres à peine à l'est de Dunkerque. Pour lui, il s'agissait d'un autre système solaire. Bienvenue dans la France rurale. J'avais été affecté ici deux mois plus tôt en tant que commandant de compagnie. Imaginez : l'extrémité nord de l'Hexagone, au beau milieu du triangle stratégique qui enjambe le Royaume-Uni, la Belgique, les Pays-Bas et l'axe Lille-Paris. Avec une position géographique aussi sexy, je m'étais représenté un lieu qui incarnait la coolitude européenne, accueillant les autoroutes supersoniques de Schengen, des mégatonnes de marchandises dédouanées acheminées par ferry, où l'on maniait aisément trois langues étrangères, attirant des millions de technocrates cosmopolites et branchés. Grosse erreur. En lieu et place, l'alcool à profusion, les multiples suicides par pendaison ou empoisonnement, les chiffres capricieux de l'immigration clandestine, une caserne sinistre, des protocoles stériles, une quantité inépuisable de commémorations de la Seconde Guerre mondiale et des querelles sans fin avec l'administration locale, genre celles qui vous font prendre conscience que tous ensemble on est encore plus cons que seul dans son coin. Je traversais ce désert avec toute ma bonne volonté, incapable de me plier à cette mission. Je n'arrivais même pas à défaire mes cartons. Ils s'amoncelaient dans mon appartement de fonction : certains encore scellés et boursoufflés, d'autres éventrés, tous implorant un sursis de dernière minute, un contrordre qui exigerait que je prenne mes cliques et mes claques, et fissa !

– Ah pardon, fis-je sans conviction. Zuydcoote. D'accord. Vous voulez bien me montrer le corps ?

– Par ici, mon capitaine.

Gaulois ouvrit la marche dans cette grande propriété lugubre à deux étages, construite en brique rouge sur les décombres de la ville bombardée. Nous passâmes devant le

living sordide et encombré, devant le gros tube cathodique Toshiba, devant le vieux canapé cramoisi et sa tête brodée, devant le mausolée poussiéreux des photos de famille un peu passées, devant la vitrine exhibant l'argenterie abîmée et la vaisselle en porcelaine de Limoges. Cette maison aurait très bien pu être celle de ma défunte grand-mère. Et même, à la réflexion, celle des grands-parents de n'importe quel Français de ma génération.

Deux gendarmes équipés de surchaussures en plastique bleu et de gants blancs en latex passaient la maison au peigne fin, parcouraient le courrier et inspectaient les taies d'oreiller. Flairant les signes d'un acte criminel ou d'une intention malveillante. Le plus âgé leva les yeux de la pile de vieilles photos, se redressa et s'avança, nous saluant d'un signe de tête compéent.

– Ça me paraît simple, dit-il. Elle vivait seule ici depuis trois ans. Pas de famille. Pas de signe apparent de lutte. On a ratissé la baraque pour trouver des empreintes : il n'y a que les siennes. Carré, mon capitaine.

Ici, *mon* n'est pas un adjectif possessif. Il veut dire *Monsieur*. *Monsieur le capitaine*. Hé oui. J'étais le patron. J'avais les pleins pouvoirs sur cent cinquante bonshommes au sein de la plus vieille institution d'ordre public de France : la grande Gendarmerie, mi-armée, mi-police. Mon quotidien rimait avec responsabilité, visibilité, paperasse monstre, appels téléphoniques tous azimuts. Oui, ma tronche était très souvent dans les journaux, et oui, je rencontrais régulièrement la crème des notables de province : le maire, le sous-préfet, les élus, les francs-maçons. Ils me voulaient tous parce que mes gendarmes incarnaient « la Loi » ici-bas. En bleu et noir, ils étaient omniprésents, portaient beau devant la caméra et constituaient une force avec laquelle il fallait compter.

